

Vous avez dit : « éducatibilité » ?

Longtemps, face au polyhandicap, on a considéré que les possibilités éducatives étaient ténues. Les progrès de la technologie viennent aujourd'hui remettre ces questions en mouvement et nous amènent, nous, personnes engagées aux côtés de personnes en situation de polyhandicap, à nous questionner sur l'éducatibilité de ces dernières.

Mais qu'est-ce que l'éducatibilité ?

En jouant un peu avec vos connaissances de la langue française, vous reconnaissez le concept d'éducation et une terminaison qui fait penser à une qualité, une capacité. En allant vérifier dans le dictionnaire, on trouve effectivement : « Éducatibilité : capacité à être éduqué ».

Né au XIX^e siècle sous la plume de George Sand, ce terme est repris dans des contextes variés, concernant des humains, mais également des animaux. Ce n'est pas dans son acception générale que ce mot est pertinent pour nous, personnes engagées dans l'accompagnement des personnes avec un syndrome de Rett, mais à travers la dimension didactique que lui donne Philippe Meirieu.

En grossissant le trait, il pose le principe de l'universalité de l'éducatibilité humaine et vient questionner les échecs d'apprentissage. Ce que je trouve particulièrement intéressant dans son travail, c'est qu'il considère la relation entre apprenant et « apprenneur ». J'utilise à dessein ce néologisme afin de mettre les deux personnes engagées dans la relation d'apprentissage sur un pied d'égalité. Avant d'avoir lu des articles sur les travaux de Meirieu, j'expliquais déjà à mes élèves qu'apprendre, c'est comme ouvrir une porte... Tant que la bonne clé n'est pas dans la serrure, on n'y arrive pas ! Ce n'est pas la faute de la serrure (l'apprenant), mais celle de l'enseignant (l'« apprenneur »), qui peut, selon les cas, ne pas utiliser la bonne clé, ou avoir des difficultés à viser le trou de la serrure. L'éducatibilité, c'est un peu cela : prendre conscience que chaque serrure a sa clé et qu'il faut la chercher.

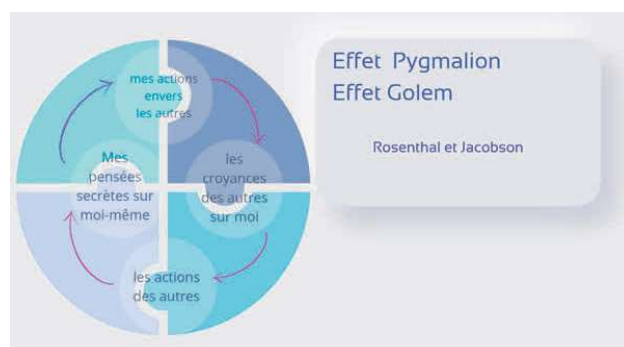
Mais les personnes concernées par le syndrome de Rett, et dans de nombreuses autres situations de polyhandicap, sont entravées tant dans leur motricité que dans leur langage oral. Ces difficultés d'accès à l'Autre constituent un terrain fertile pour les doxas, ces croyances tenues pour vraies parce qu'elles sont ancrées depuis des siècles et véhiculées tant par le validisme de la société que par le modèle médical du handicap. Ces doxas posent la question de l'environnement. Pour reprendre l'image de la clé, elles sont comme ce vide-poche que nous avons tous, rempli de clés dont nous ne connaissons plus l'usage. En conservant ces clés inutiles, ces croyances jamais remises en question, nous cessons d'apprendre à toute une partie d'une classe d'âge : les personnes entravées dans leur langage oral.

Mais pourquoi s'encombrer avec ce concept ?

C'est vrai que j'ai très bien vécu, et vous aussi certainement, avant de découvrir le concept d'éducatibilité ! Mais il a pourtant changé mon regard sur le monde et, en particulier, sur les personnes dont le langage oral est entravé. Et ce regard est essentiel ! Rosenthal et Jacobson, deux psychologues américains, ont élaboré une théorie, dans les années 1960, selon laquelle le regard porté sur un enfant peut engendrer deux effets antinomiques, que nous allons définir ci-dessous.

Le processus de l'étude de Rosenthal et Jacobson¹

Dans une école d'un quartier pauvre, Rosenthal et Jacobson réalisent une expérience afin de vérifier un comportement observé dans le monde animal. Pour cela, ils se masquent derrière une fausse identité et travestissent le sujet. Cette expérience est pour autant réalisée dans un réel respect scientifique.

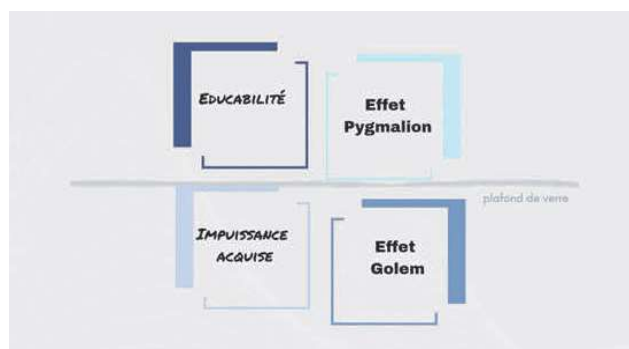


Rosenthal et Jacobson font passer un test de QI aux élèves et « organisent » une distribution de courriers contenant les résultats, laissant croire aux enseignants qu'ils les découvrent fortuitement... Cependant, certains de ces résultats ont été volontairement truqués : les résultats de 20 % des élèves sont majorés.

À la fin de l'année, les élèves repassent le test et on note, pour ceux dont les résultats au test initial avaient été majorés, une amélioration des performances comprise entre 5 et 25 points. L'effet ne dure pas chez les élèves les

plus jeunes, mais persiste chez les élèves les plus âgés.

Rosenthal et Jacobson ont mis en évidence que, lorsque l'adulte croit ou projette une caractéristique sur l'enfant (ici des performances élevées à un test de QI), sa posture vis-à-vis de lui change. Cette posture invite l'enfant à adopter cette caractéristique. Les croyances de l'adulte peuvent « tirer vers le haut », c'est l'effet **Pygmalion** (spirale vertueuse). Dans le cas contraire, on évoque l'**effet Golem** (cercle vicieux).



Posé en contexte général, cet exemple ne peut qu'emporter l'adhésion de chacun. Cependant, lorsqu'il est question de personnes en situation de polyhandicap, les doxas reprennent le dessus. Aussi, il nous faut parler de l'hypothèse la moins dangereuse, telle qu'énoncée par Anne Donnelan, en 1984 : « En l'absence de données concluantes, les décisions éducatives devraient se baser sur des hypothèses qui, si elles s'avéraient incorrectes, auraient l'effet le moins dangereux sur l'élève. »² Ainsi, elle nous invite, en l'absence de données fiables, à toujours prendre les décisions relatives à l'éducation d'un enfant en nous basant sur l'hypothèse qui aura le moins d'effets négatifs sur lui.

Les travaux de Rosenthal, Jacobson et Donnelan peuvent aussi être mis en perspective avec ceux de Martin Seligman qui, en 1972, établissait le concept d'impuissance acquise ou apprise et en démontrait les impacts psychologiques, physiques et sociaux.

Le principe d'éducabilité nous invite à une dynamique quotidienne et permanente, pour nous-mêmes, mais également pour les personnes auprès desquelles nous sommes engagés. Nous construisons ainsi une spirale vertueuse qui permet

à chacun, parents et enfants (quel que soit leur âge), de prendre une place dans la relation la moins impactée possible par les conséquences du handicap.

Au quotidien

Convaincus de l'éducabilité de la personne, nous lui laisserons de plus en plus de place pour s'exprimer. Soutenue par notre démarche, la personne sera renforcée dans son agentivité, dans sa capacité à agir.

Ainsi, nous pourrions définir des « plans d'attaque » : certains oseront mettre en place la communication alternative et améliorée, d'autres oseront la littératie, la mise en place de l'apprentissage de l'écrit. Mais j'espère que tous trouveront du réconfort dans les jours sans. Parce que ces jours-là existent aussi ! Ils sont liés à une autre caractéristique du syndrome de Rett : la labilité des compétences. Elle nous touche tous et explique, par exemple, les contre-performances sportives. Cela signifie qu'on peut exprimer ses compétences avec plus ou moins de réussite selon les jours et les moments. Et vous imaginez bien que, lorsque les mouvements sont compliqués en raison de l'apraxie³, les gestes nécessaires pour exprimer une compétence exigent des ressources qui ne sont pas toujours mobilisables. C'est pourquoi l'une des enseignantes de la Rett Academy propose de considérer que l'élève a le niveau le plus haut qu'elle a déjà démontré. L'apraxie étant majorée par le stress, il est fort à parier que les meilleurs résultats sont produits hors de tout contexte d'évaluation.

Dans ces moments-là, penser éducatibilité permet de se rassurer, de conserver la trajectoire que l'on s'est fixée, en tant que parent ou thérapeute, mais également de rassurer notre enfant, notre patient(e) et de lui expliquer qu'à cet instant précis, la réalisation du geste attendu n'est pas possible, sans que cela ne soit définitif. Le rassurer ainsi permet de conserver intacts sa motivation et son engagement, mais aussi de réduire les peurs induites et éviter ainsi de basculer dans la spirale vicieuse de l'effet Golem. La qualité de vie s'en trouve, par conséquent, particulièrement améliorée. L'éducabilité, ce n'est donc pas juste un mot-valise pour faire savant à la machine à café, mais réellement une nouvelle manière de vivre le quotidien.

PS : Ce texte n'est pas écrit par une théoricienne hors sol. Je suis également maman d'un jeune adulte en situation de handicap complexe, associant également troubles moteurs et absence de langage oral.

Marilyn Poueyto
Formatrice en CAA (communication alternative améliorée), accompagnement personnalisé, spécialisée dans les apprentissages et l'inclusion des personnes non oralisantes et dans la lutte contre les violences sexuelles.



¹Rosenthal R. et Jacobson L., *Pygmalion in the classroom : Teacher expectation and pupils' intellectual development*, Bancyfelin, Carmarthen, Wales, Crown House Pub., 1992 (nouv. éd.), 266 p. (ISBN 978-1-904424-06-2).

²Donnellan A. M., « The Criterion of the Least Dangerous Assumption », *Behavioral Disorders*, Vol.9(2), p.141-150, 1984 : "In the absence of conclusive data, educational decisions should be based on assumptions which, if incorrect, will have the least dangerous effect on the student."

³Voir la vidéo de Marie Voisin-Du Buit sur la chaîne youtube de l'AFSR : <https://www.youtube.com/watch?v=CvIcgvLpWk>. Ainsi que l'article « Pourquoi les stratégies main sur main sont inefficaces et devraient être évitées dans le syndrome de Rett », Zilliox A.-L., *Rett info*, no 86, novembre 2024, pages 10-12.